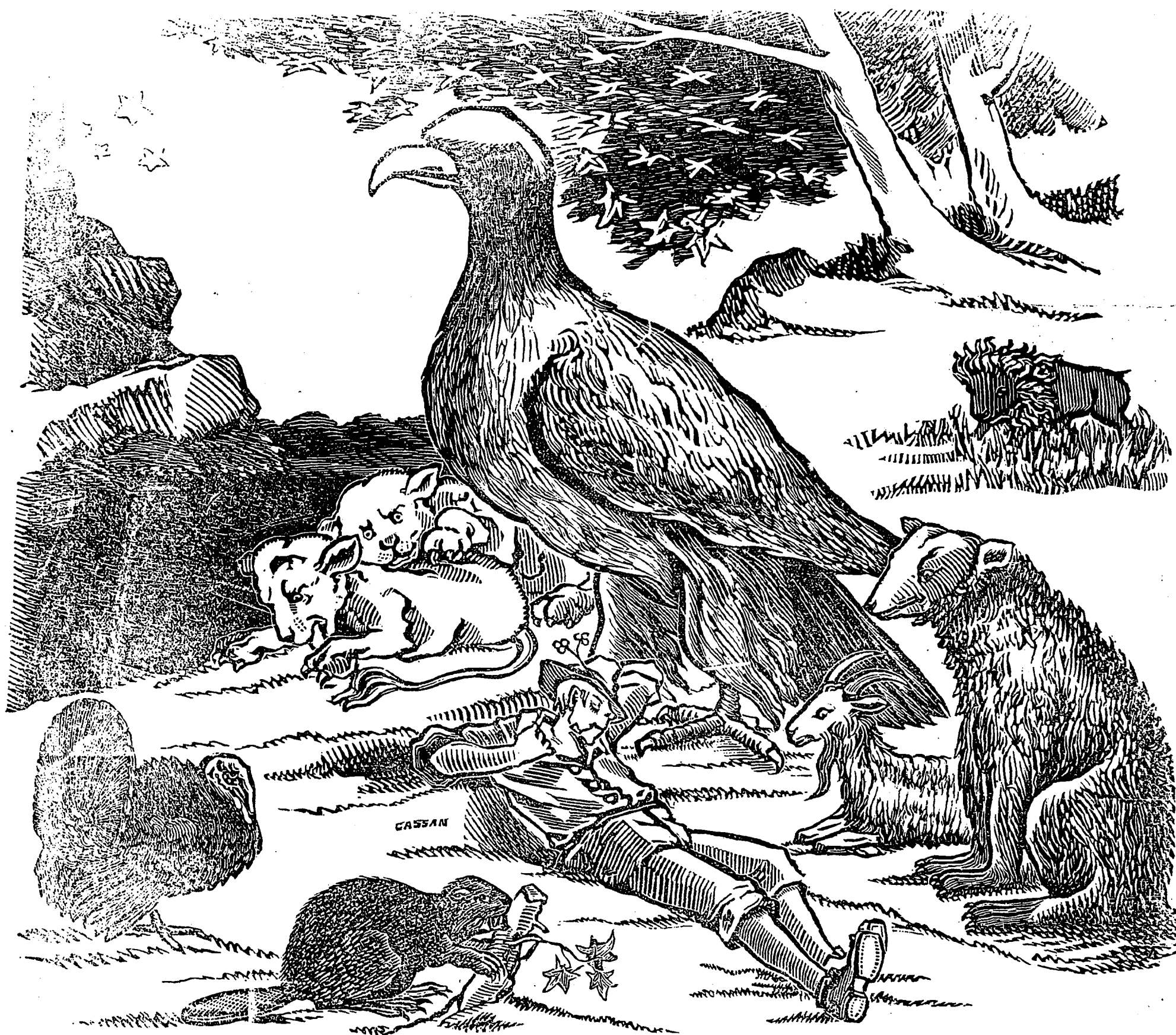
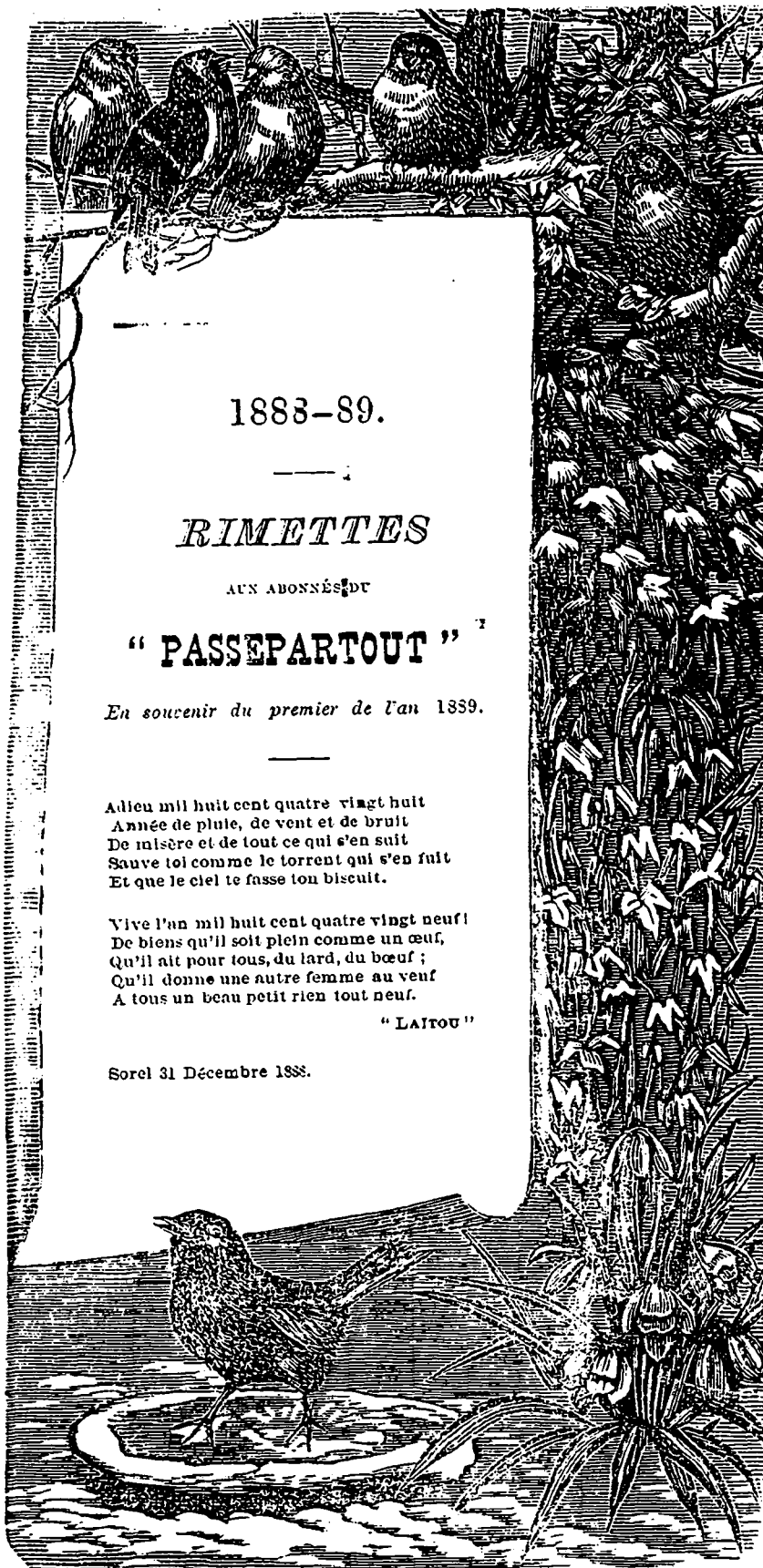




# LA PAIX.



La famille heureuse de l'Amérique du Nord (après l'annexion).



1888-89.

RIMETTES

AUX ABONNÉS

"PASSEPARTOUT"

En souvenir du premier de l'an 1889.

Aller huit cent quatre vingt huit Année de pluie, de vent et de bruit De misère et de tout ce qui s'en suit Sauve toi comme le torrent qui s'en fuit Et que le ciel te fasse ton biscuit.

Vive l'an huit cent quatre vingt neuf! De biens qu'il soit plein comme un œuf, Qu'il ait pour tous, du lard, du bœuf; Qu'il donne une autre femme au veuf A tous un beau petit rien tout neuf.

"Laitou"

Sorel 31 Décembre 1888.

PASSEPARTOUT

SOREL, 29 DÉCEMBRE, 1888.

BONNE ANNÉE.

Oui, chers lecteurs, Passepartout, vous la serra et vous souhaite de longs et heureux heureux jours encore, pour se faire lire et nous amuser.

Passepartout suppose que vous lui faites aussi de bons souhaits. Comme vous lui souhaitez sans doute de passer un bon jour de l'an, il ne peut manquer d'en profiter. Donc il prend congé pour une semaine, pour s'amuser et surtout aller faire ses visites.

Il vous reviendra l'an prochain le 12 janvier 1889 et vous racontera tout cela en détail.

A l'année prochaine!

La politique du jour.

LES ZOULOUS BLANCS.



OUS ne vous doutez pas, j'en suis bien sûr, mes chers lecteurs, que le Canada, avait comme l'Afrique ses zoulous: la différence, peut-être la plus apparente, c'est que ceux d'Afrique sont noirs,

ceux du Canada sont blancs, du moins de figure, mais d'âme, hélas!

Autre notable différence, ceux d'Afrique sont des héros de patriotisme, et tous les moyens cruels ou barbares, ils les prendront pour défendre leur patrie qui est encore la chose la plus chère à leur cœur.

Les zoulous blancs du Canada laisseront une main sacrilège diviser, morceler, déchirer le sein de cette mère chérie qui est la première et la plus chère au cœur d'un enfant de la patrie; lâches et assassins eux-mêmes; repus des dépouilles qu'apportent le crime et ses opérations, ils ne s'aperçoivent que de l'argent à faire dans les spéculations de chemins de fer, et des préjugés à exploiter avec traitres promesses, à leur profit dans notre pauvre politique générale.

Les zoulous d'Afrique commettent des crimes qui feront frissonner le monde entier; sans entrailles et tout entier à la défense de leur pays et de ses di-ois, ils n'attirent dans une embuscade, dans un piège cet enfant que la France aimait, d'abord parce qu'il était le fils d'une mère que l'Europe vénérât, et de plus l'orgueil, l'avenir de cette France glorieuse, qui venait de tout perdre, l'honneur même, dans la rapide et honteuse catastrophe au pied des murs de Sedan.

Les zoulous blancs de notre Canada ont poursuivi sous nos yeux, avec plus de lâcheté mais avec un raffinement de cruauté supérieure leur guerre de zoulous d'Afrique et cela avec tout son cortège d'horreurs, d'embuscades, de coups de zagaie, tout comme celle qui occupait alors les troupes anglaises dans la Cafrérie.

Le prince impérial combattant contre les zoulous et leur cause, au profit de l'Angleterre, devenait une proie royale pour les noirs patriotes, et ils en usèrent brutalement en le frappant dans sa faible résistance dépourvue de toute protection.

La zagaie eût vite raï-on de cet enfant qu'un instant fatal mais impétueux et bouillonnant, portait à donner son bras et

sa vie pour la cause d'une nation étrangère, tout en léguant son cœur à la France! Plus noirs d'âme et d'esprit, furent nos zoulous du Canada: un de leurs enfants que le patriotisme aveuglait au point de le prendre pour un fou, (ce qui était un crime à leur yeux, que cet amour de la patrie), prit les armes pour défendre cette partie de son territoire soumis à la plus terrible oppression, même reconnue par eux depuis; chassé, traqué, poursuivi comme une bête sauvage, ce fou, ce sauvage, ce patriote, ce canadien-français, (voilà le crime!) ignominieusement arrêté, odieusement jugé, lâchement vendu par ses frères, paya le tribut de son amour pour son pays sur l'échafaud et le dernier cri de sa bouche, et le dernier soupir de son cœur fut pour les vrais canadiens-français héritiers de la cause de son patriotisme et vengeurs d'une exécution qu'un sentiment de haine nationale seule dictait.

Les zoulous noirs en légitime défense n'avaient pas été aussi barbares que les zoulous blancs du Canada!

La conscience noire des zoulous blancs triomphait; le fanatisme anglais, tory, orangiste et la lâcheté des nôtres dressèrent l'échafaud où Riel devait monter parce qu'il avait défendu son pays!

Le pays entier avait compris, il se leva d'un seul accord.

Notre drapeau avait été insulté, notre honneur national souffleté, nos cœurs blessés; et c'est alors que malgré ce soulèvement général et national on vit le plus dégoûtant spectacle d'un peuple qui n'a que sa déchéance en vue; nos zoulous blancs voulurent abuser de leur force numérique; ils se crurent tout permis: après avoir été bourreaux, ils rachetèrent leurs complices et leurs comparses et c'est ainsi qu'on vit les cris de vengeance, se tourner en cris de supplication pour des places, de l'argent, des spéculations, de l'agiotage et toutes ces saletés qu'une politique ignoble peut faire pour abaisser et faire taire les grands sentiments d'un peuple aux grands jours où ses destinées sont menacées dans ce qu'il a de plus cher, sa liberté!

Mais il y eut de nobles exceptions et la phalange nationale de Québec se bornant à son rôle de sentinelle vigilante veillait consciencieusement à ce que les indigènes qui opéraient à Ottawa n'abussent pas un jour de leur "force brutale" au détriment de la cause sacrée de la nationalité qui allait désormais prendre un parti, une forme dans notre chère Province.

Nos amis veillèrent: Ainsi les quelques détachements de troupes anglaises paraissant, l'arme au bras, sous les ardeurs du soleil africain, gardiens vigilants du drapeau britannique et de l'ordre dans ces régions lointaines, se rappelant l'héroïsme du jeune prince tombé victime près d'eux!

Ainsi, aussi, les nôtres sont demeurés les gardiens constants de notre vrai drapeau relevé alors qu'il allait tomber dans la boue, se sont rappelés que le patriotisme d'un homme se paie, au riment que par la peine infamante du gibet.

Et ils veillent encore!

Et avec quelle intrépidité, cette phalange des amis de l'ordre et de l'honneur national a-t-elle soutenu depuis cette guerre de montagnes et d'embûches, se multipliant sur tous les points, sacrifiant son meilleur sang et frémissant, bondissant de colère lorsque ses meilleurs officiers succombaient à sa tête?

Et pendant ce temps-là nos zoulous blancs maintiennent la traite zagaie, l'arme de la mauvaise foi et du mensonge!

Mais en avant la colonne nationale!

Chaque attaque des zoulous, elle riposte par une victoire!

Les nombreux et les éclatants triomphes remportés sur coup dans l'espace de quelques mois sont là pour attester le courage indomptable de la petite phalange restée de 1886, naguère méprisée par ses ennemis et aujourd'hui triomphante et plantant son drapeau sur tous les bastions de notre Province.

Et pendant que nous avançons dans les rangs ennemis et que l'esprit national s'éleva et va prédominer partout, que font nos zoulous blancs? Le Roi "Chapleau", comme le Roi "Cotewayo" d'alors, est abandonné de ses frères, ayant perdu ses meilleurs soldats, il se décourage de la lutte et passe au service des puissances étrangères, détournant sa face et son cœur du pays qu'il a trompé, trahi, en livrant un frère, un ami à la potence; le voilà réduit à livrer son corps encore une fois entre les mains des hommes de la science qui ne peuvent s'empêcher de lui dire que le cœur surtout à une grave affection, une brèche, un vide profond en quelque part.

Dorchester a complété cette semaine la série de nos triomphes et le drapeau qui flotte aujourd'hui sur cette citadelle encourage sans doute nos amis de Mégarie et de l'Assomption, à courir à de nouvelles et vaillantes victoires!

Le Roi Cotewayo "est tombé dans la plus triste et la plus désespérée des positions.

Les zoulous noirs refoulés ont été soumis.

Les zoulous blancs du Canada baissent à vue d'œil.

Et la position du royal zoulou blanc, Chapleau est condamné!

BARBEROUSS.

Ca m'arrange et pis c'a m'dérange.

Qu'à ma port' dès le matin, Niquette sonne en lutin; Comme elle me plaît qu'c'est un ange, Ça m'arrange,

Vraiment ça m'arrange. Mais si je suis visité Par un tendron édenté; A qui la langue démange, Ça m'dérange. Vraiment c'a m'dérange.

Qu'un débiteur de bonne foi M'apport' d'argent d'bon aloi; Aimant fort c'moyen d'change, Ça m'arrange

Vraiment ça m'arrange, Mais qu'un fâcheux créancier Vienn' me dire; il faut m'payer Un tel propos m'semble étrange Ça m'dérange. Vraiment ça m'dérange!

Si je rencontre un ami Qui n'm'aime pas à demi; Qui pour moi vol'rait au Gange, Ça m'arrange

Vraiment ça m'arrange. Accosté par un d'ces gens Là-d'sus comme j'prends pas l'chang', Ça m'dérange. Vraiment ça m'dérange!

Vais-je dîner chez Jimmy Fish? Cet hôtelier où rien n'est chiche Où tout est digne de louange, Ça m'arrange,

Vraiment ça m'arrangé. Mais si j'dîne chez un traiteur, Où les mets n'ont pas d'saveur; Où l'vin est monsieur mélange, Ça m'dérange. Vraiment ça m'dérange!

Quand je lis le Passepartout J'aime bon à voir de tout Du vrai, du bon, de la mélange Ça m'arrange

Vraiment ça m'arrange, Mais quand j'vois les autres journaux Pleins de riens, ou d'vieux morceaux Oh tiens! dans c'temps là j'me mange Ça m'dérange. Vraiment ça m'dérange "Laitou"

PAS SOTTE LA PETITE VERMONTAISE.

Le 28 novembre, le maire de Roston, M. O'Brien achetait au marché Quinoy un gros diodon, le plaçant négligemment sous son bras gauche, et, l'un portant l'autre le Thanksgiving et sa victime arrivaient à la résidence du premier magistrat municipal. Là, la cuisinière s'empara de l'animal aux doux glous-glous et se mit en devoir de le préparer pour le festin du lendemain. Grande fut sa surprise en trouvant dans son sein—le sein du diodon—une lettre ainsi conçue: "Je suis une jeune maîtresse d'école d'East Randolph, Vermont, et je n'ai pas de montre. Cela me gêne beaucoup. J'espère que quelque bon républicain se rappellera de moi à Noël. Je n'aime pas les démocrates; mais si l'un d'eux m'envoyait un cadeau, je l'accepterais tout de même. Malheureusement, ils n'aiment pas à faire de cadeaux, pas vrai? Enfin! je suis du Vermont, et j'espère recevoir des nouvelles de ceux qui rentreront en eux-même en mangeant ce diodon. KATE GILLETTE."

La cuisinière porta aussitôt cette pittoresque missive à son maître, qui partit immédiatement pour aller acheter une belle montre en or et l'envoya par l'American Express Company à Melle Gillette avec la lettre suivante:

My dear Miss Gillette: Il est assez étrange que votre note, dans laquelle vous faites appel aux républicains et manifestez si candidelement votre aversion pour les démocrates, soit tombée, grâce à un diodon, entre les mains du maire de Boston, qui toute sa vie fut un démocrate à tous crins. Je vous assure, cependant, que pendant son existence officielle le maire de Boston a toujours pris soin des républicains comme des démocrates. Nous sommes tous citoyens de cette bonne vieille ville et nous avons tous à cœur ses intérêts et sa prospérité. Mais je vous crois, mademoiselle, et vous excusez en même temps, parce que vous avez été élevée dans un État aux idées exclusives et perpétuellement républicaines. Et pour vous montrer que je suis sincère, je vous envoie une montre démocratique que, j'espère, vous voudrez bien accepter. J'espère aussi que vous voudrez bien me répondre, et que ma démocratie ne me privera pas d'une petite place de vos affections. Bien le vôtre—HUGH O'BRIEN, Maire."

On n'est pas plus galant et nous voudrions bien savoir si le maire de Boston est marié. Madame la maîtresse pourrait bien ne pas trop admettre le dernier paragraphe de l'aimable lettre de ce descendant des rois d'Irlande.

LA DE BAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.

VARIETES.

LE VIEUX BILL HINDSLEY.

Quelqu'un qui voyageait à cheval, dans le Tennessee, s'approcha d'un vieillard assis devant sa porte, près de la station de Richland, et lui demanda s'il y avait longtemps qu'il demeurait dans le pays. Le vieillard caressant sa barbe regarda autour de lui, siffla doucement et lui dit:

—Je vivais quand Andrew Jackson, debout sur ce tronç d'arbre, prononça son fameux discours sur la banque d'Etat.

—Vraiment.

—Oui.

—Onel est donc votre nom?

—Ceux qui me connaissent et qui, par là même me respectent, m'appellent l'Hon. William Hindsley, mais les ignorants et conséquemment les plus familiers m'appellent le vieux Bill.

—Le pays semble productif, poursuivit l'étranger.

—Ceries.

—Les melons d'eau doivent bien y mûrir.

—Pas mal. J'en ai recueilli quelques-uns, l'an dernier d'une jolie grosseur. Je connais l'un d'entre nous, qui en a récolté un, l'a coupé en deux, avec le harpon du vieux Jim McLaughlin, l'a débarrassé de toute sa chair et s'est servi de son écorce, pour gagner la haute mer.

—Vraiment?

—Comme je vous le dis.

—La place est bonne pour le grain?

—Bien juste. J'en ai recueilli l'an dernier, d'une assez bonne grosseur. Quelqu'un de nous, a pris un jour un grain, l'a chargé dans un wagon du Wat Goose-tree et l'a envoyé au moulin à scie.

—Pour quoi faire?

—Pour le faire découper en planches.

—Pas possible!

—Je vous l'assure, interrompit M. Hindsley.

—Voilà une souche, d'une belle taille; continua l'étranger?

—Oui, d'une jolie taille.

—L'arbre devait en être très haut?

—Plus de deux cents pieds.

—Y a-t-il longtemps qu'il a été abattu?

—J'ai l'ai coupé voilà un an.

—Comment cela? vous m'avez dit qu'Andrew Jackson était monté sur cette souche?

—Oh! non, je vous ai dit, qu'il s'appuyait sur l'arbre.

—Parfaitement, je m'en rappelle maintenant. Les bois doivent pousser rapidement dans ce pays, n'est-ce pas?

—Oui, assez vite. J'ai négligé un jour, de couper un rejeton de chêne noir, qui poussait dans mon champ, le lendemain, nous fimes y couper plusieurs pieds, dont nous fimes des barres.

—Ceries, c'est remarquable. Mais ce grand arbre qui était ici, combien a-t-il mis de temps à pousser?

—Je vais vous le dire. Il a été planté il y a eu un an l'été dernier, et il était gros au mois de mai dernier.

—Je croyais, que vous m'avez dit, qu'Andrew Jackson s'était appuyé sur cet arbre.

—Oh! non, je vous ai dit, qu'il se trouvait à la place où cet arbre a poussé.

L'étranger continua sa route et ayant rencontré une personne, peu de temps après, il lui demanda s'il connaissait l'Hon. William Hindsley.

—Oui! je connais le vieux Bill.

—Le connaissez-vous bien?

—Ah! oui, je le connais assez, pour savoir qu'on impose une amende, d'un boisseau de farine, à ceux qui répètent ses dires, et il n'y a pas à regimber, car, c'est la cour suprême, qui en a décidé ainsi.

ATTENTION!

Aux filles à marier!

N'épousez jamais un brasseur, car il vous mettrait dans la bière.

Fuyez le serrurier: il vous jeterait dans les fers.

Le boulanger vous aurait vite mise dans le pétrin.

Le tanneur vous tannerait sans pitié.

Surtout méfiez-vous des tailleurs: leur métier les expose à tourner capots..... et vestes.

Le menuisier vous scierait du matin au soir.

Le fabricant d'allumettes vous ferait voir que tout le monde souffre chez lui.

Le musicien vous nourrirait de son.

Mais prenez un imprimeur, vous trouverez toujours en lui un homme de caractère.



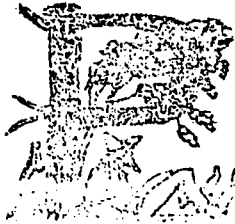
CLIMAT DU CANADA—NOEL ET JOUR DE L'AN.



Achat d'étrennes sous difficultés.

LA SEMAINE A PARIS.

LA CHANSON POLITIQUE.—MAZARIN, MIRABEAU, GODEFROY, NAPOLEON LE PETIT, GREY.



ENDANT l'année qu'on vient de traverser, les boulevards et les places ont retenti de cris bizarres lancés d'une voix sépulcrale, où il était sur-tout question d'un gendre faisant le malheur de son beau-père. Toute une floraison de chansons, généralement stupides, a poussé en quelques jours sur l'asphalte parisien. Hélas ! il faut le reconnaître, la Chanson française, cette tradition et cette gloire, a été au-dessous de tout en cette circonstance. Ni esprit, ni finesse, ni satire élégante, ni mordante critique même ne se trouvent dans ces couplets minis et plats, fabriqués pour exploiter la sottise passante et non pour mettre en vaudeville ces histoires contemporaines qui seront malheureusement plus tard l'histoire de France.

Jamais l'esprit n'a moins couru les rues que ces temps-ci. Assurément, la plupart des chansons politiques d'autrefois ne brillent ni par l'esprit fin ni par la force satirique, mais encore ses auteurs se donnaient-ils la peine de coudre quelques jades à leurs rimes. Pour conspuer le Mazarin à son avènement, on chantait :

On dit que le feu cardinal  
Voulut montrer à cet empire  
Que, s'il avait fait bien du mal  
Un autre pouvait faire pire :  
Il choisit donc, à cet fin,  
Pour son successeur, Mazarin.

Ce qui n'était juste ni pour Richelieu, ni pour Mazarin, mais la pointe était vive. Sous la Régence, les vers enfilés de Lagrange-Chancel contre Philippe d'Orléans, sous Louis XV, les couplets contre les amours successives du roi bien-aimé, la *Belle Bourbonnaise*, qui était si bien à l'aise, et cent autres refrains de carrefours ou de ruelles avaient encore quelques paillettes d'esprit, quelques lambeaux de sens commun. Sous la Révolution même les *Actes des apôtres* contiennent une raillerie passionnée, mais souvent spirituelle des hommes et des choses de l'ordre nouveau.

Sur l'air de *Calpigi*, on chantonnait ainsi Mirabeau :

Je suis né natif de Provence ;  
Sur ma mine on jugea d'avance  
Que je ne ferais rien de beau.  
Bientôt on vit mon savoir-faire.  
Et l'on redouta ma colère.  
Je fus plus craint que le bourreau...  
Oh ! bravo caro Mirabeau !...

Sous Napoléon, la chanson se tût. Les canons avaient seuls la parole, et ce les refrains se mêlaient, à travers l'Europe en flammes, de cris de victoires et de plaintes des mourants. Toutefois on chantonnait encore, discrètement, prudemment, et l'on murmurait ce quatrain célébrant l'omnipotence impériale et la complaisance du critique Geoffroy :

Si l'empereur faisait un p....  
Geoffroy dirait qu'il sent la rose  
Et le Sénat, par un décret,  
Approuverait la chose.

Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, la chanson politique atteignit avec Béranger son apogée. Naturellement, sous le second empire, la tribune étant muette, la presse baillonnée, la chanson dut imiter Conrart. Cependant elle jeta encore, à travers la Manche, un éclatant appel à la pitié, à la justice, à l'indignation. Victor Hugo ne dédaigna pas d'introduire la chanson dans quelques pages de ses prodigieux *Châtiments* :

Quand il tomba, lâchant le monde,  
L'immense mer  
Ouvrit à sa chute profonde  
Le gouffre amer.  
Il s'y plongea, sinistre archange,  
Et s'engloutit.  
Toi, tu périras dans la fange,  
Petit, petit.

Dans les dernières années de l'empire quelques chansons prosaïques circulèrent manuscrites. Elles visaient certains scandales impériaux. Nous avons tous fredonné, dans notre prime jeunesse :

Amis du pouvoir,  
Voulez-vous savoir...

Et aussi l'érotique légende des cuirassiers de l'avenue Marbeuf, surpris avec des fleurs dans les cheveux, en robes de femmes, causant avec les grands dignitaires de l'empire.

L'impératrice,  
Leur protectrice,  
Les avait fait cuirasser par devant...

Il y eut aussi une parodie de la *Femme à barbe* qu'on chantait volontiers à Sainte-Pélagie en 1866 :

Jules Simon y disait...

C'est moi qui fais les boniments  
Sur l'avant-scène de la baraque,....

Cette chanson, très violente, était dirigée contre les anciens cinq, qui déjà commençaient à perdre leur popularité. Le siège eut sa chanson aussi et certes elle ne fut pas la plus mauvaise de toutes celles que les passions politiques ou les événements politiques firent naître. Cette chanson du *Sire de Fische-ton-Khan* demeurera comme l'histoire populaire de Napoléon III, le guerrier fantoche et ce diplomate somnolent qui passait son temps à "rouler sa cigarette, car il ne pouvait plus rouler que cela".

Sous la République, la chanson a émigré de la politique à la fantaisie, aux extravagances réalistes, aux divagations macabres. Thiers, Mac-Mahon échappèrent à la satire chantée. Tout au plus le président Grévy fut-il l'objet de deux ou trois chansons ironiques. La plus connue, repro luite ces jours-ci encore par un journal très parisien, a pour auteur Jules Jony. Elle est assez élogieuse au foud pour "Grévy la Jurassique", ne lui reprochant que ses goûts économes, son ménage modeste, sa pitié pour les criminels et son talent au billard, jeu auquel, dit le chansonnier, on ne perd pas cinq milliards.

Une autre chanson plus vulgaire de forme fut composée sur les hôtes de l'Elysée. Elle se chantait joyeusement sur l'air de la *Famille Bidard* :

Des gens ravis,  
C'est le père Grévy,  
Grévy frère, Grévy fille,  
Bref ! on peut dire de c'te famille  
Des gens ravis,  
C'est les Grévy !

La chanson n'est pas toujours bonne prophétesse. En somme les événements récents n'ont pas éveillé la verve des poètes populaires. Les productions ineptes qui ont pullulé depuis ne sont intéressantes que par le titre, et encore ! La liberté presque absolue, on pourrait dire la licence, dont jouit la presse en ce moment ont coupé les ailes à la chanson. Elle se traînera désormais dans les ruisseaux ou s'égarera dans les sentiers perdus de la fantaisie ; elle ne servira plus d'arme aux partis. La chanson politique a vécu, et le mot de Chamfort n'a plus de raison d'être depuis la République : "La France est une monarchie tempérée par des chansons".

En Alsace, deux soldats allemands passent devant un champ qu'un paysan est en train de semer.

—Sème toujours, dit l'un des soudards quand ton grain sera mûr, c'est nous qui le mangerons.

—Ça n'a rien d'impossible, répond le laboureur ; c'est de l'avoine.

On ménage son crédit, son argent, ses amis, la faveur des grands, et l'on prodigue le temps dont la perte est irréparable.

Les pointes du Jour !

Dans ces jours où la pénitence nous appelle à son confessionnal et où la foi nous fait un devoir d'aller nous reconcilier avec Dieu, l'Eglise et ses préceptes, il est bon de vous rappeler cette histoire qui est toute de circonstance :

Le capitaine de M..... était un vieux de la vieille. Un jour, il entre par hasard dans une église. Le capitaine de M..... se sent ému et décide d'aller se confesser dès le lendemain.

Mais en passant mentalement en revue ses péchés, le capitaine de M..... sent ses cheveux gris se dresser sur sa tête.

Nom d'un escadron! murmure-t-il... si je dis tout ça—et je dois dire tout—le confesseur va m'agronir de reproches..... la patience m'échappera... et alors! au diable... nom d'une.....

Le lendemain matin, le capitaine a une idée; il se rend chez un traducteur:—Traduisez-moi moi ça en espagnol! dit-il. Je vous paierai bien; c'est pour faire une farce.

Le capitaine se met à la recherche d'un prêtre espagnol, ne sachant pas un mot de français, et, d'un seul trait, lui débite, sa confession en Espagnol.

A chaque instant, le bon ecclésiastique tressaute de stupeur: puis la confession terminée, lave soigneusement la tête du coupable. Mais celui-ci, ne comprenant pas un mot d'espagnol, subit tout avec sérénité angélique et finit par se retirer, ravi et abasourdi.

Le capitaine ne jure plus... de rien.

Du confessionnal—sautons dans un presbytère le mercredi des Cendres!

Le Curé appelle sa menagère.

—Josephine, vous n'avez pas épousseté ce matin, c'est horrible, il y en a partout.

—Béatrice M. le Curé, moi j'ai peiné à votre sermon et puis je l'ai suivi en tous points; nous sommes poussière et puis nous retournerons en poussière, alors je me suis dit, pourquoi diable se morfondre le corps pour enlever la poussière!

A la dernière session de Québec un des députés de l'opposition qui fait plus de train dans la Bibliothèque que dans la chambre, demande :

—S'il vous plaît M. Lemay me donner un gros livre.

—Quel gros livre?

—Le plus gros, sous la main, s'il vous plaît.

—Mais pourquoi?

—Mais nigre, pour m'asseoir dessus.

—Oui, eh bien, mettez votre orguon si vous voulez lire quelque chose, car vous n'avez l'air d'avoir la vue basse.

Il y a des gens crasse, et qui, attendant une fois l'eau pour faire leur berdas c'est-à-dire le lavage temporel de leur corps.

Ainsi, l'autre jour Bidou un navigateur pourtant qui a passé tout l'été à la grande eau s'en va comme un demantibule autour du marche.

—Qu'est-ce que t'as à marcher clopin-clopant comme ça? t'as l'air d'un crab.

—J'm'a t'dire, imagine toi que je me suis lavé les pieds dimanche au matin, et puis depuis c'temps là c'est bien terrible de l'c'que mes bottes sont grandes!

Dans ces malheureux temps-ci où les ordres religieux dans la France catholique sont en lutte à la merci des chambres et des gens les plus mal disposés et qui cherchent par tous les moyens soit à les expulser et les détruire, une pensée ou plutôt une question, bien naturelle se présente à mon esprit?

—Savez-vous chers lecteurs, avec quel mépris on soutient ces sectes ennemies contre nos communautés religieuses?

—Tiens, mais c'est sans doute avec de l'or, parbleu!

—Vous n'y êtes pas du tout mes chers lecteurs. C'est avec de l'Antimoine!!!

Quand bien même la farine se tiendrait haute et ferme sur nos marchés, ça n'empêche nos meuniers d'avoir leurs histoires au cadran du temps.

En voilà un vieux meunier de St. O..... qui, paraît-il avait souvent pris la "mouture" un peu forte; il était à son lit de mort. Le curé du village fut appelé pour lui administrer l'Extrême-Onction.

Pendant la cérémonie, la femme du meunier était agenouillée au pied du lit du malade, paraissant abîmée dans la douleur. Au moment où le prêtre allait poser l'huile sainte sur les mains du moribond elle se lève en tirant le curé par la manche :

—Monsieur le curé, lui dit-elle, vous plairait-il de lui "graisser la main de la mouture" une p'tite chose un peu plusse que l'autre.

Le bon curé comprit que le meunier avait dans sa vie forcée la mesure sans la soubler.

B.....notre ami B.....a un tort qui équivaut à un défaut; c'est de toujours parler de sa vache. A l'en croire, cette pauvre bête est la plus fine des créatures. L'autre jour il était chez un ami et l'importunait encore des grandes qualités de sa vache.

—Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, comme elle est intelligente; elle me suit partout.

—C'est parce qu'elle vous prend pour son veau, dit l'autre pas mal rendu à bout avec cette histoire de vache ambulante.

C'était au retour de l'église l'autre jour, une mère demandait à sa petite fille une blonde charmante, ce qu'elle pensait du prédicateur.

—Je ne l'aime pas, répond l'enfant en faisant la moue.

—Mais pourquoi ne l'aimes-tu pas mon enfant?

—C'est parce qu'il a prêché si longtemps qu'il m'a endormie, et qu'ensuite il s'est mis à crier si fort qu'il m'a réveillée!

Quand vous me lirez mes chers lecteurs, l'an de grâce 1888 sera bien prêt de débouler dans le trou profond de l'oubli; et 1889 apparaîtra chargé de ses sacs de bonheur, de malheur et de sucreries pour les enfants. Grand bien lui fasse à son apparition dans le monde et nous le saluons de tout cœur!

De là nous passerons au Bazar, où l'on ne cultive pourtant pas les bas arts car il y a des objets réellement artistiques, surtout les charmantes petites mains des charitables enfants de la charité qui belles comme des anges augmentent considérablement à nos yeux la valeur des objets qu'elles comportent, de sorte que nous serons à la porte et nous verrons à ce que personne ne sorte, vivante, ou morte, sans un souvenir qui l'exhorte à revenir chaque soir se rejoindre à la cohorte des gens que le zèle charitable transporte!

Puis le Carnaval et ses bals, les courses et les courses, le patinage et le mariage, les glissades et les noyades, les tours et les détours, la traîne et les étreintes, la raquette et l'omelette, enfin les soirées et les dragées, tous viendront tour à tour, broyants, cascadants, avec des cris étourdissants comme des tempêtes de vents où le déchainement des éléments pour s'anéantir dans les ..... CENDRES!!! c'est là qu'il nous faudra en descendre.

Et puis enfin, nous aurons notre berdas municipal, que le balai des électeurs va sans doute berdasser davantage. Comme toujours il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Ça n'empêche qu'il y aura des envies, des gourmandises, des colères et plusieurs autres péchés capitaux de mis en ressort. On dira, oh! je ne veux pas de N.....comme maire, il sait à peine signer son nom, et on n'a pas besoin de maire sans scing, il y a bien assez du sceau à faire. Ensuite il faut des maires surs, c'est plus avancé, comme le lait de beurre; mais pas des merlettes, ça vole trop! non plus des maires touchés (merlonches); ça ne voit les choses que d'un œil mal assuré.

Quant aux conseillers, il ne nous faut que de ceux qui ne sont pas conseillés par les autres ça fait mieux notre affaire et la leur.

Voici un dernier mot de candidat condamné peut-être à devenir maire.

Eh bien mon cher, si l'on te fait maire, (car c'est éphémère) que feras-tu?

—Je traite.

—Et si tu n'es pas élu?

—Eh bien je re-traite.

A celui là notre suffrage est acquis, j'aime comme ça à voir des maires aux flancs larges et confiants, car ils sont sûrs, comme maires, d'eux! Là dessus je vous la souhaite.....

PIQUE-ASSIETTE.



GLANUBES.

Guibolardée demande à un marchand de porcelaines le prix de quelques menus objets. Le bon marchand l'étonne :

—Ah! prenez confiance, dit le marchand pour la rassurer. Cette porcelaine va au feu.

—Oui, reprend la sotte en souriant, mais en revient-elle?

Dans la rue, un mendiant importune un monsieur.

—Impossible, mon ami, fait celui-ci après avoir fouillé dans sa poche: je n'ai pas de monnaie.

—Si monsieur a besoin d'argent, répond le mendiant, je pourrais peut-être lui en prêter.

Cri du cœur d'une vieille fille :

—Moi qui aurais été si heureuse d'être belle, pour faire souffrir ces canailles d'hommes!

—Les enfants terribles :

Totor est sans pitié pour sa mère :

—Maman? Quand elle a mal aux cheveux, elle les ôte!

Aux bains de mer.

Le dernier des rares touristes venus sur la plage cause avec un baigneur :

—Eh bien, la saison est finie. Il n'y a plus personne?

—Oui, répond le baigneur; la clientèle est partie. Il ne reste plus que les noyés!

Pincé, Charles!

Charles rentre de l'auberge à une heure très indue. Pour n'être pas entendu de sa femme, il ôte ses bottes et entre furtivement dans la chambre conjugale, en marchant sur la pointe de ses pieds. Mais, ô malheur, l'épouse s'éveille. Notre homme s'approche vite du berceau de son nouveau-né et se met à bercer en fredonnant un air de nourrice.

—Mais, Charles, que fais-tu donc là?

—Chut! voilà deux heures que je berce Bébé, et il vient à peine de s'endormir.

—Ah! cette fois, cela ne prendra pas, Charlot, car Bébé est à côté de moi dans mon lit!

On raconte que Fabre d'Eglantine, allant à l'échafaud, se désolait de ne pouvoir achever une comédie qu'il avait commencée contre Robespierre et les comités.

—J'y aurais mis de si beaux vers! soupire-t-il.

C'est alors que Danton marchant à la mort, en même temps que lui, dit ce mot.

—Des vers! tu en feras bientôt, va... et moi aussi!

Dans la banlieue :

Le percepteur passe devant une charmante villa. Il s'en élance un affreux petit roquet qui se jette sur le bas de son pantalon et en quelques instants en fait de la dentelle.

—Horrible bête! s'écrie le fonctionnaire en brandissant sa canne.

Sur le seuil de la porte, le propriétaire se tort de rire :

—Eh bien, monsieur, considérez-vous toujours mon chien comme un chien d'agrément, et n'allez-vous pas le dégrever pour l'an prochain?

Le président au plaignant :

—Vous avez accusé le prévenu de vous avoir volé un mouchoir?

—Oui mon président, à preuve que voilà le pareil.

—Ce n'est pas un motif, car moi aussi j'en ai un tout semblable dans ma poche.

Le président au plaignant d'un air convaincu :

—C'est bien possible, car il m'en manque deux!

On connaît cette légende caractéristique du paysan :

Lorsque Dieu créa le monde, il reçut de chaque être un témoignage de reconnaissance. Le paysan ayant été formé, Dieu lui dit :

—Fais une gambade pour honorer ton Créateur?

Et le paysan :

—Combien payez-vous?

Une définition du dentiste par une femme qui vient de se mettre un ratelier :

—Un homme qui, pour se mettre quelque chose sous la dent, arrache celle des autres."

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

I

L'ennemi de nos flambeaux, La terreur de nos lumières, Rôde autour de nos chaumières, Pour nous ravir nos flambeaux. Fanfan dit à Fanfan : — " Pour éclairer la commune Il nous faut mieux que la lune Et tous ces vieux foux-follets; Le suif, l'huile et le pétrole Sentent trop la vieille école; Il faut suivre le progrès.

II

C'est ainsi qu'à Montréal Et partout de par le monde, Même à Ste. Cécile, On supprime le fanal. La bougie est un ombrage, Le lampion est trop sauvage, La torche est du moyen âge, Le gaz, de l'antiquité. Le suif, l'huile et le pétrole Sentent trop la vieille école, Vive l'électricité!

III

Nous garderons aux bourgeois La chandelle de baleine, Pour ne pas causer de peine A nos braves villageois. Mais de la place publique Chassons l'éclairage antique, Que la lumière électrique Guide nos pas désormais! Le suif, l'huile et le pétrole Sentent trop la vieille école; Il faut suivre le progrès.

IV

Réservons pour nos bedaux Le long cierge et la veilleuse; C'est bien la clarté douteuse, Qui convient aux faux dévots. Mais pour les rois du négoce, Les gens qui roulent carrosse, La dame qui fait sa grosse, Il faut des lustres express. Loin le suif et la pétrole; Ça sent trop la vieille école, Il faut suivre le progrès."

R. LEBLANC.

AVIS

Nous prenons la liberté d'informer nos amis et agents locaux des Etats-Unis du départ de M. Auguste Bonnesnel, de Montréal, qui est notre seul AGENT GÉNÉRAL autorisé à prendre et à collecter des abonnements dans les divers centres américains qu'il se propose de visiter.

Nous offrons bien cordialement à nos amis nos remerciements anticipés pour les bons services qu'ils voudront bien rendre à notre AGENT GÉNÉRAL afin de lui faciliter sa tâche.

ROULLIARD & CIE

Sorel, P. Q.

PASSEPARTOUT

PUBLIÉ PAR

ROULLIARD & CIE.

Éditeurs-Propriétaires.

Abonnement.....\$1.50 par année

BLOC-BRUNSWICK

SOREL.

Rébus Illustré

AVIS : Les devineurs sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passepartout

—Rébus illustré—

Sorel, P. Q.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le chien est l'ami de l'homme.

ONT RÉPONDU.

Alphonse Gauthier, Ernest Deschênes, Cornelius Honan, E. D. E. Mayer, Jean Couche-dobout, J. B. A Lalande, Montréal; Eugène Lefebvre, Hull; Jules Clerfeyt, San-Francisco; Charles Duquette, A. Delorme, St. Henri de Montréal; Maria Demers, Berthier; Clara et Marie-Louise Fortier, Côte du Passage; Mahurec Chesnier, Tingwick; Madame Jules Dupuis et Marie-Louise Dupuis, Village des Aulnaies.

RÉBUS N° 22.

